

Exode 20, 1-17
Marc 12, 28-34

Libre ou esclave?

Chers frères et sœurs, chers amis,

Le Décalogue, ces dix commandements ou ces dix paroles données au peuple d'Israël témoignent de l'intervention libératrice de Dieu dans l'histoire humaine.

Dieu a entendu les cris, les gémissements du peuple d'Israël.

Il a vu leur souffrance. Il s'est souvenu de son alliance ... et il est intervenu pour délivrer, libérer son peuple de la servitude.

C'est ensuite, après la sortie de l'Égypte que ce peuple reçoit ces règles de vie, ces dix commandements pour un mieux vivre ensemble, un vivre ensemble en liberté dans le pays que Dieu leur a promis.

Liberté, ce n'est pas la première pensée que nous avons aujourd'hui en entendant le mot '*commandements*'.

C'est contrainte. C'est ordres donnés et reçus, interdits, lois et morale, et donc obéissance ou désobéissance. Autrement dit, quelque chose d'insupportable. Parce que nous ne voulons, nous ne désirons qu'une chose : être libre. Libre de choisir, libre d'agir selon nos grés. Libre de contraintes, d'interdictions. Dans tous les domaines nous réclamons, nous exigeons la liberté. Liberté de pouvoir dire ce que l'on pense, même si cela heurte l'autre. Libre de poursuivre ses propres intérêts même si cela nuit à ceux d'autrui ou au bien commun.

Non seulement nous voulons être libres, nous nous croyons libres.

C'est une illusion. Notre société, comme toutes les sociétés occidentales fondées sur le libre marché, a parmi ses priorités celles de créer des désirs et des attentes qui, en réalité, n'arrivent jamais à se réaliser ou à maintenir. Nous nous croyons libres mais nous sommes asservis à des désirs imposés ou suggérés par des modèles de comportement auxquels il fait bon de se conformer. Force est de constater qu'on est devenu esclave d'une société de désir. D'où une question qui me paraît d'actualité. Sommes-nous les auteurs de nos propres désirs ou est-ce que nous ne désirons que ce que les autres désirent à notre place ? Bref, sommes-nous libres, vraiment libres ?

Admettons-le, l'homme moderne est ivre de liberté et veut en faire à sa guise. Le bonheur suprême lui semble être pouvoir faire ce qu'il veut, sans limites et sans frontières. Et tant pis pour les autres si ma liberté efface celle des autres : ils n'ont qu'à faire place et à s'écarter.

Cette liberté sans limite, qui n'est rien d'autre qu'un égoïsme grossier, nocif, risque de changer notre société dans un endroit où seul une règle existe : la loi du plus fort ou la loi de la jungle.

C'est pour notre bonheur, le vrai, c'est pour notre paix intérieure et notre épanouissement que Dieu met en face de nous sa volonté.

C'est pour que la vie des humains en général se déroule dans un climat de paix et d'harmonie, que chaque dimanche nous annonçons cette volonté jusqu'à nos jours.

Loin d'être une désagréable contrainte, les dix commandements sont en réalité une garantie de liberté et de justice pour chacun et chacune de nous. Ils sont comme le minimum vital, la base sur laquelle une vie heureuse et réussie est possible. Ou plutôt sur laquelle une telle vie devient possible.

Avant de m'attarder sur un des dix commandements et plus spécifiquement sur le dernier, qui parle du désir, de la convoitise, quelques mots sur les trois premiers commandements.

Dans ces premiers commandements il s'agit de ne jamais confondre Dieu avec tout ce qui voulait aujourd'hui comme hier dominer, contrôler notre vie: la superstition, l'argent facile, l'ambition, la gloire. Rien ne doit prendre la place de Dieu car toutes les idoles du monde ne cherchent rien d'autre qu'à enchaîner l'homme, à le rendre esclave. Ce n'est que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus qui ne cherche qu'à nous rendre libre.

En nous interdisant de nous faire une image de Dieu et d'en faire usage ces premiers commandements veulent également nous préserver de cette illusion dangereuse : celle de l'idolâtrie. Chaque fois que les hommes ont cru qu'ils pouvaient mettre Dieu dans leur poche en s'en faisant des images, cela a tourné à la catastrophe. Dieu se soustrait toujours à notre imagination. Chaque fois que nous nous imaginons le posséder au moyen de quelques images, ces images commencent par nous posséder et finissent par nous décevoir.

Ces trois premiers commandements sont aussi la clef qui permet de comprendre le sens des cinq derniers. Ils nous disent que les hommes ne peuvent vivre paisiblement en société que dans un monde libéré d'idolâtrie, c'est-à-dire de la fascination des images.

Ces cinq derniers commandements qui suivent et qui nous parlent de notre relation avec notre prochain interdisent deux sortes de choses : regarder dans la maison, dans le jardin ou dans le lit de notre prochain d'une part, employer la violence d'autre part pour saisir ce qui appartient à notre prochain. Le bien de notre prochain est d'autant plus désirable que nous ne l'avons pas. L'image, la contemplation de l'image de son bonheur suscite

notre envie. Et l'image de notre bien à son tour suscite la convoitise de nos voisins. Voilà, le moyen le plus naturel de nous rendre malheureux... et d'empoisonner la vie d'autrui.

C'est pourquoi le dernier commandement : « *Tu ne convoitera pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne ni rien qui soit à ton prochain* » a du poids.

Le premier et le dixième me semblent les commandements les plus importants car leur champ d'action s'étend de Dieu à notre prochain et de notre prochain à Dieu. Ces deux commandements entourent et enveloppent tous les autres.

Dans le dixième commandement nous trouvons à trois reprises le mot '*prochain*'. C'est comme si Dieu par ce commandement veut établir tout autour de nos frères et de nos sœurs en humanité une espèce de ceinture de protection, une barrière invisible faite de respect et d'affection qui les tous préserve des intrusions dans leur sphère intime.

La maison, dont ce commandement parle, c'est le lieu où nous vivons en tant que sujets individuels et personnes ayant une vie relationnelle à la fois : épouses ou maris, pères, mères, ou enfants. La maison est notre 'chez moi' au sens large : le lieu de notre identité, de notre mémoire, le lieu où nous nous découvrons, où nous nous révélons à nous-mêmes, le lieu qui nous rassure et nous protège.

L'âne et le bœuf représentent les biens matériels. Des biens qui nous permettent de faire notre travail et d'assurer notre quotidien.

Le dixième commandement ne se limite pas à préserver la sphère intime de notre prochain, mais la nôtre aussi.

Les quatre commandements qui précèdent « *Tu ne voleras pas, tu ne tueras pas* » sont des commandements qui interdisent des actions.

Le dixième commandement n'interdit pas une action, mais un désir, une convoitise. Un désir qui se transforme facilement en jalousie, en rivalité. Ce désir sort du domaine de ce qu'on peut toucher ou voir pour se placer au cœur de notre existence. Là où il réussit si souvent à gâcher notre existence, notre vie et la vie des autres. Là aussi où nous ne pouvons plus mentir à nous-mêmes. Ce commandement nous place devant Dieu, le seul à pouvoir scruter la vérité de notre vie, nos actes, mais aussi nos intentions et nos désirs.

Le dernier commandement connaît une portée innovante voire révolutionnaire. Il contient une double invitation : « N'exploitez pas les

projets de votre prochain » et, au même temps « veillez à ne pas vous transformer dans les serviteurs fidèles et obéissants voire les esclaves des projets, des désirs que les autres ont construits à votre place ».

Soyez libres, libres et responsables et devenez vous-mêmes les auteurs, les bâtisseurs de vos projets de vie, des hommes capables de nommer leurs propres désirs.

Libres : nous ne le sommes pas ! Il nous faut le devenir ! Pas à pas, il nous faut conquérir cette liberté, et devenir... libres. Cette liberté à laquelle Dieu appelle chacun et chacune de nous.

Le dixième et dernier commandement est comme un hymne à la liberté. Une invitation à ne pas redevenir l'esclave de nos désirs.

Voici donc que ce dernier commandement nous renvoie au premier qui commence par une affirmation d'importance capitale : « *Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte de la maison de servitude* ».

Il n'est pas un Dieu anonyme. Il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob. Le Dieu qui s'est lié à l'histoire d'Israël. Qui vient de libérer son peuple de la maison de servitude. En Jésus Christ il s'est lié à toute l'humanité pour nous libérer de tout ce qui nous rend esclave.

Il est un Dieu de libération : c'est la seule façon par laquelle ce Dieu se laisse reconnaître. Il ne se présente pas en disant : « c'est moi qui ai fait les cieux et la terre, le tonnerre et la foudre, la vie et la mort. Toi, petit homme, devant moi, tu es moins que rien. » Non, le Dieu des dix paroles, est un Dieu de miséricorde et un Dieu de liberté. Un Dieu qui s'adresse à son peuple et à nous qui écoutons sa Parole aujourd'hui.

D'abord pour lui rappeler qu'il était esclave, et que maintenant il est libre. Libre et libéré aussi de cette tension insupportable d'une obéissance parfaite irréalisable, puisqu'il sait que nous sommes bien incapables de vivre ses commandements. Il nous accepte, il nous aime tels que nous sommes : des pécheurs pardonnés et libérés.

Libres aussi de nous mettre au service de notre prochain, à l'image de Jésus, notre Seigneur. Certes, nous trébucherons souvent sur la route, mais nous savons que le Christ nous relèvera et nous donnera toujours à nouveau les forces nécessaires pour continuer à marcher.

Amen